The image shows a close-up of a marbled paper pattern. The background is a light cream or off-white color, densely covered with dark, irregular, blotchy shapes in shades of black and dark brown. Scattered throughout this pattern are small, bright red spots and flecks. The overall effect is a complex, organic, and somewhat chaotic texture. In the bottom-left corner, there is a small white rectangular label with black text.

PQ
1993
L625
054
1786

AMERICAN
LITTLE BUTTON
HESKINE ENGLAND

par le M^{re} de La Salle
Juni

L'ONCLE

ET

LES TANTES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS.

PAR M. LE M..... DE LA S.....

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire,
rue Galande; N^o. 62.

M. DCC. LXXXVI.



ACTEURS.

LE BARON, Oncle d'Henriette. *M. Des Effarts.*

LA COMTESSE, } Tantes { *Mme. Bellecour.*

LA PRÉSIDENTE, } d'Henriette. { *Mlle. Lachaffaigns*

HENRIETTE. *Mlle. Olivier.*

FLORVILLE (le Marquis de) *M. Molé.*
Amant d'Henriette.

MARTON, Femme de charge du Baron. *Mlle. Devienne.*

THIBAUT, Jardinier du Baron. *M. Bellemont.*

PASQUIN, Valet - de - chambre de M. Darzincourt.
Florville.

BONNEFOI, Notaire, Tuteur d'Henriette. *M. Dorinval.*

UN LAQUAIS. *M. Marchand.*

*La Scène est dans un Jardin à l'Anglaise atten-
nant le Château du Baron dont on aperçoit un
bout d'un côté du Théâtre, & de l'autre l'Orangerie.*

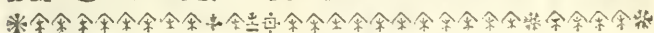
PQ
1973
L62E
234
12





L' O N C L E
E T
L E S T A N T E S.

ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

MARTON, PASQUIN.

TACHE de parler net, si tu veux qu'on t'entende.

PASQUIN.

Il en faut convenir, ma patience est grande...

Je m'appelle Pasquin.

MARTON.

Fort bien.

PASQUIN.

Et toi, Marton ?

MARTON.

Oui.

PASQUIN.

Je fers le Marquis, toi tu fers le Baron.

MARTON.

Après ?

PASQUIN.

C'est un brave homme, un ancien Militaire,

MARTON.

Poursuis.

PASQUIN.

Sa Nièce est belle & nous voulons lui plaire.

MARTON.

Comment ?

PASQUIN.

Ne te mets point tant en frais de pudeur ;

L'Oncle & les Tantes ;

Mon Maître & moi, vois-tu, nous sommes gens d'honneur ;
Notre but en aimant n'est que le mariage,
Et je voudrois, Marton, acheter ton suffrage ;
Suis-je clair maintenant ?

MARTON.

Aussi clair que le jour.

PASQUIN.

Nous avons beaucoup d'or, encore plus d'amour,

MARTON.

Je m'en tiens au premier.

PASQUIN.

Servant notre tendresse,

Tu peux de ce premier disposer, ma princesse.

MARTON.

Ce que tu dis vaut bien la peine d'y songer.

Je me fais toujours fait un plaisir d'obliger ;

Mais on voit à présent tant d'ingrats sur la terre. . .

Cela glace, Pasquin, le desir de bien faire.

PASQUIN.

Deux mille écus comptant, & ma main si tu veux,
Seront le riche prix du succès de nos vœux.

MARTON.

Deux mille écus !, Ton Maître a su toucher mon ame,
Un procédé si franc me prouve bien sa flamme.

Je fais depuis hier que le Marquis souvent

A vu depuis six mois Henriette au Couvent ;

Qu'il lui paroît bien fait, plein d'esprit, estimable,

Mot synonyme au Cloître avec celui d'aimable,

PASQUIN.

Fort bien.

MARTON.

Malgré cela, je crains de ne pouvois

Par un Hymen heureux couronner son espoir.

PASQUIN.

Pourquoi donc ?

MARTON.

Tu sauras qu'Henriette eut un pere

Honnête-homme d'ailleurs mais plein de la chimere

De vouloir contenter Public, Amls, Parens,

De ne jamais heurter leurs avis différens.

PASQUIN.

Par ma foi l'entreprise est un peu difficile,

MARTON.

A son frere, à ses sœurs, cette humeur trop docile

Lui fit recommander à l'instant de sa mort,

De protéger sa fille & veillier sur son sort

Conjointement avec Bonnefoi son Notaire,

Qu'il en ayoit nommé le Tuteur onéraire.

PASQUIN.

Mon Maître connoît fort ce Monsieur Bonnefoi.

MARTON.

De ne point agir seul il s'est fait une loi.
 Pour juger des tracas qui de-là doivent naître,
 Ce sent ces trois esprits qu'il te faudroit connaître
 Le plus sage de tous est celui que je fers:
 Cependant comme un autre il a bien ses travers,
 Il défriche, il détruit, il bâtit des ruines,
 Détruit ses potagers, y creuse des ravines,
 D'un bon pré fait un lac, & comblant ses canaux,
 En vingt bras tortueux il divise leurs eaux;
 Où croissoient des melons il met ronce & lierre,
 Déplante ses jasmins & sème la bruyere;
 Sur un étroit fossé place un grand pont Chinois,
 Et du bon goût ainsi pense suivre les loix.

PASQUIN.

Il n'est pas seul atteint de cette épidémie:
 Pourvu d'ailleurs qu'il aie un peu de bonhomie....

MARTON.

Son cœur en est rempli, mais il est par malheur
 De toute nouveauté le zélé protecteur.
 Le moindre Charlatan qui s'escrime en Chymie,
 En physique, à ses yeux est bonne de génie;
 Il est son champion envers & contre tous,
 Et si quelqu'un conteste, il se met en courroux.

PASQUIN.

Mon Maître le connoît; carressant sa foiblesse,
 Il saura l'amener à combler sa tendresse.

MARTON.

Supposons le Marquis sûr de son agrément;
 Celui de nos deux sœurs, l'aura-t-il aisément?

PASQUIN.

Tu connois son esprit, ses graces, sa figure....

MARTON.

Oui, je connois de plus les Tantes, leur tournure.

PASQUIN.

As-tu donc le projet de nous désespérer?

MARTON.

Non; mais sur vos dangers je veux vous éclairer,
 Aveuglément livrée aux préjugés antiques,
 De l'ancienne étiquette observant les pratiques,
 La présidente fait avec un ton pincé,
 Aux dépens du présent l'éloge du passé.
 Nous sommes des pervers comparés à nos peres.
 Leurs goûts étoient plus purs, & leurs mœurs plus austeres,
 Et le tonnerre ayant consumé son château,
 Plutôt que de bâtir sur quelque plan nouveau,
 C'est un antique Fort qu'elle a pris pour modele.
 Rien ne lui paroissant plus noble, disoit-elle,
 Que de massives tours, de larges pont-levis,
 Des herbes, des creneaux & des machicoulis.

PASQUIN.

Et comment, je te prie, avec ce caractère ;
Se peuvent accorder & la Sœur & le Frere ?

MARTON.

Ils ne s'accordent point: chacun avec aigreur
Dit que l'autre extravague & fronde son erreur.

PASQUIN.

Ils ont raison tous deux.

MARTON.

Ce n'est pas tout encore ;

Car toute la famille a besoin d'ellébore.

La Comtesse, leur sœur, qui vient d'un second lit,
Au défaut de raison ayant beaucoup d'esprit,
Fraiche encor, ve ve riche, &, dit-on, très-honnête ;
Ne que le tourbillon & les plaisirs en tête.

Ball. Concert, Club, vauxhall, cours d'électricité,
Physique, Aérostat, avec vivacité,

Elle est par-tout, voit tout enfin tout l'accommode ;

Et pour regle en tout tems elle n'a que la Mode.

Voilà les gens, Pasquin, dont ton Maître aujourd'hui
Doit flatter tous les goûts & rechercher l'appui.

PASQUIN.

L'entreprise seroit pour toi tout autre impossible ;

Mais le Marquis est fin, son esprit est flexible,

Il a tous les talens, réunit tous les goûts,

Et fait sans s'avilir, se faire tout à tous.

MARTON.

Ici depuis hier nous avons Henriette.

Ses Tantes vont venir, & je fais qu'on projette

D'arranger ces jours-ci son établissement :

Mais il faut s'accorder, & j'ignore comment.

PASQUIN.

N'ont-ils pas pour cela cet honnête Notaire ?

MARTON.

C'est bien son projet ; mais c'est plus qu'il ne peut faire.

J'aperçois le Baron, la Comtesse sa sœur...

Cours prévenir ton Maître.

PASQUIN.

Oui ; sans adieu, mon cœur.

Ils sortent par différens côtés.

SCENE I I

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

HÉ-BIEN, au rendez vous suis-je existé mon frere ?
J'ai manqué pour venir pèq'pà toute la Terre.

Nous avions ce matin la répétition

D'un Motet précieux par son invention :

Tous les récitatifs seront en vaudevilles,

Comédie.
LE BARON.

Cela doit être gai.

LA COMTESSE.

Les morceaux difficiles
Sont tous parodiés, on y reconnoitra
Tout ce qu'on applaudit le plus à l'Opéra.

LE BARON.

Quelle folie!

LA COMTESSE.

Elle est au dessus de l'éloge.
Puis aux Italiens j'avois ce soir ma loge ;
La Duchesse en sortant de notre cours d'Anglais,
M'y menoit, & de-là tout au fond du Marais
Nous avions un Café dans un Jardin superbe,
Et tout se terminoit par un charmant proverbe.
J'y manque ; tout le monde en est au désespoir ;
Mais je préfère à tout le plaisir de vous voir.

LE BARON.

Ma chere sœur, ici vous trouverez, j'espère,
De quoi peu regretter cette petite légère.

LA COMTESSE.

Comment ?

LE BARON.

J'ai dans mes prés découvert un trésor.

LA COMTESSE.

Un trésor !

LE BARON.

A mes yeux plus précieux que l'or.
Vous savez comme ici le terrain est aride ;
Malgré tous mes efforts, mes rosiers de Floride,
Mes pins, mes catalpas, mes tuyas du Japon,
Voyoient presqu'en naissant dessécher leur bourgeon.

LA COMTESSE.

J'entends : lassé de voir la rebelle Nature
Repousser les efforts d'une vaine culture,
Vous avez renoncé.....

LE BARON.

Renoncé !... moi, ma sœur !

Vous me connoissez mal : le vrai Cultivateur,
Regardant avec soin ce que le sol exige,
A chaque essai médite, observe & se corrige ;
Essaye encore : ainsi l'art faisant des progrès,
Son travail obstiné maîtrise les succès.
Et la gloire est enfin le prix de sa confiance.

LA COMTESSE, *souriant.*

J'avois tort, & cet art est de grande importance ;
Mais parlons, s'il vous plaît, d'un objet plus urgent..

LE BARON.

Oui, parlons du ruisseau que mon soin diligent
A trouvé sous un roc au haut de ma prairie.

L A C O M T E S S E .

Oh ! non ; laissons cela , mon Frere , je vous prie :
 Vous pourrez à loisir me faire voir demain
 Bois , prés , bosquets , rochers , ruines & jardin :
 Mais il faut pour ce soir , écartant tout obstacle...

L E B A R O N .

Quoi donc ?

L A C O M T E S S E .

Tout arranger.

L E B A R O N .

Pourquoi donc ?

L A C O M T E S S E .

Pour le Spectacle.

L E B A R O N .

Le Spectacle !

L A C O M T E S S E .

Oui , mon frere.

L E B A R O N .

Où donc ?

L A C O M T E S S E .

Ici.

L E B A R O N .

Comment ?

L A C O M T E S S E .

Avez-vous oublié qu'en son dernier moment
 Mon frere nous pria de pourvoir Henriette ?

L E B A R O N .

C'est ce qui nous rassemble.

L A C O M T E S S E .

Elle est belle , bien faite ;

Jeune , riche , & rendra sans doute très-heureux
 Celui dont notre choix aura comblé les vœux.

L E B A R O N

D'accorder , & c'est l'objet , ma sœur , ne vous déplaît-
 Qu'il nous faut aujourd'hui discuter à notre aise.

L A C O M T E S S E

Je vous épargnerai les trois quarts de ce soin ,
 Et de tant d'examen vous n'aurez pas besoin ;
 Je fais ce qu'il lui faut , & j'ai fait choix pour elle
 D'un sujet qu'on devoit proposer pour modele ,
 Sémillant , plein d'esprit , dansant bien , fait au tour ,
 Adoré dans Paris , & très-bien à la Cour.

L E B A R O N .

Sémillant , plein d'esprit !... Un Courtisan frivole ,
 Etalant à grands frais son existence folle ,
 N'est point du tout , ma sœur , soit dit sans vous fâcher ,
 L'Époux que pour ma Nièce il convient de chercher.

L A C O M T E S S E .

Comment donc ?

L E B A R O N .

Comédie.

LE BARON.

En biens-fonds Henriette est fort riche ;

Il faut que son mari ne laisse rien en friche ,
Qu'économe prudent, habile Agriculteur ,
Il mette comme moi tout son bien en valeur ;
Et joignant avec goût l'agréable à l'utile,
Qu'il tire un grand parti du sol le moins fertile :

LA COMTESSE.

Quoi ? vous lui donneriez un noble Casanier ;
Pour tout mérite ayant les talens d'un Fermier ;
Spéculant pesamment sur les grains , le fourrage ;
Et bornant ses plaisirs aux soins de son ménage ?
Fi donc.

LE BARON.

Vous préférez un Elegant , un fat ,
Brillant colifichet , libertin par état ,
Papillon bigarré , cajolant tous les vices ,
Et qui prodiguera son bien à ses caprices ?
Fi donc.

LA COMTESSE.

À me blâmer vous êtes toujours prêt ;
Auriez-vous dû penser que je prise intérêt
À quelqu'un qui ne pût mériter votre estime ?

LE BARON.

C'est bien vous qui de tout voulez me faire un crime ;
Deviez-vous supposer qu'un gentilhomme épais ,
Sans esprit , sans maintien , pût me plaire jamais ?

LA COMTESSE.

On peut aux agrémens unir de la prudence :

LE BARON.

On peut à la raison joindre de l'élégance :

LA COMTESSE.

Le Comte a du bon sens.

LE BARON.

Le Marquis a du goût :

LA COMTESSE.

Il me plaît , & son ton réussira par-tout.
À le bien recevoir je vais porter ma Nièce ,
Et lui distribuer son rôle dans la Pièce :

LE BARON.

Dans la Pièce !... Comment !... & ne puis-je savoir !... ?

LA COMTESSE.

Un Proverbe, Monsieur , que nous jouons ce soir ,
Le Comte apportera les habits , la musique ;
Il s'est chargé de tout , c'est un garçon unique :

LE BARON.

Ce projet cadre mal , ma sœur , avec les miens ;
Car ce soir le Marquis & trois Physiciens
Viennent faire l'essai d'un Agent-hydraulique ,
Dont la force s'accroît par l'aérostatique.

Ben , la fête ouvrira par vos Physiciens,
 Qui seront remplacés par nos Comédiens:
 Nous verrons qui saura mieux trouver l'art de plaire:

L E B A R O N .

Une fête, ma sœur!... S'il vous plaît , pourquoi faire?

L A C O M T E S S E .

Pour célébrer l'Hymen que l'Amour triomphant
 Ferme pour le bonheur de notre chere Eufant,
 D'Henriette.

L E B A R O N .

Avant, tout, il seroit convenable...

L A C O M T E S S E , *sortant.*

Chacun doit m'approuver, mon choix est raisonnable;
 Je cours tout arranger.

S C E N E I I I .

L E B A R O N , *seul.*

E L L E est folle ma foi....

Droit-on quelle sort du même sang que moi?
 Elle pourroit fort bien, voulant me faire pièce,
 Chercher à s'emparer de l'esprit de ma Nièce.
 Prévenons ses projets. *Il va pour sortir.*

S C E N E I V .

L E B A R O N , M A R T O N *accourant.*

M A R T O N .

A H! Monsieur, quel malheur!

L E B A R O N .

Qu'est-il donc arrivé?

M A R T O N .

Madame votre sœur...

L E B A R O N .

La Comtesse!...

M A R T O N .

Non pas.

L E B A R O N .

Comment?

M A R T O N .

La présidente...

L E B A R O N .

Hé bien?

M A R T O N .

Vient de verser là-bas dans la descente

A Pendroit où l'on a posé ce gros rocher...

L E B A R O N .

Pour former le désert.

MARTON.

Tout juste : son Cocher,
Ignorant qu'on eût fait en ce lieu cet ouvrage,
Préférant ce chemin pour venir du Village...

LE BARON.

Le sot' c'est de mon Parc le plus superbe endroit :
D'une hauteur imposante.. Un sentier rude, étroit,
Sur la droite une roche, à gauche un précipice,
Quoiqu'ouvrage de Part, rien n'y paroît factice :
Le Voyageur surprit de son aridité,
Sur le triste Apennin se croiroit transporté.

MARTON.

C'est dans ce lieu si beau qu'une profonde orniere
A fait sauter, Monsieur, la cheville ouvriere,
Par bonheur, le carosse en tombant de côté,
Sur des halliers épais s'est trouvé supporté.

LE BARON.

Il m'aura tout brisé ; peste soit de Pivrogne !
Ce Cocher pour dix ans a gâté ma besogne...
Mes ronces du Brésil!... Mes églantiers du Nord!..

MARTON.

Le carosse en tombant se brise avec effort ;
Mais le Marquis venant par la route tournante.
Voit l'accident, y court, sauve la présidente,
La prend dans sa voiture ; & quitte pour la peur,
Elle arrive en pestant contre vous de bon cœur.

LE BARON.

Pour de l'argent on a sans peine un équipage ;
Mais mes ronces!.. Marton, je cours voir le dommage,
Et songer quel remède on y peut apporter. *Il sort.*

SCÈNE V.

MARTON, seule.

L'Accident de sa sœur paroît bien l'asséter !
Cette chute au Marquis peut devenir utile.
Et prévenir pour lui cet esprit indocile ?
C'est souvent au hasard qu'on doit les grands succès.
Les voici, sauvons-nous.

SCÈNE VI.

LA PRÉSIDENTE. LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE.

J E n'oublierai jamais,
Monsieur, que votre zèle ardent & magnanime
A daigné me sauver sur les bords de l'abîme.
C'est ainsi qu'autrefois agissoient nos aïeux ;
Doux, modestes, prudents, sages, officieux,

Leur principale étude étoit celle de plaire ;
Mais hélas ! à présent , Monsieur , tout dégénère.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame , croyez qu'il se rencontre encor
Des hommes , comme vous , dignes de l'âge d'or ,
Qui remplis de respect pour la vertu sublime ,
Lui rendent avec zèle un culte légitime.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! Monsieur , à présent la dépravation
Est elle qu'on y voit bien peu d'exception.
La Jeunesse à l'excès a porté la licence ;
Ce n'est plus que de nom qu'on connoît la décence ,
On fait gloire du vice ; & chacun , à l'envi ,
Se perd & voit bientôt son exemple suivi.
Ce sont les nouveautés dont notre siècle abonde ,
Qui propagent l'erreur qui règne dans le monde.
On se dit Philosophe , on voyage dans l'air ;
On commande à la foudre , on apaise la mer ,
De frivole science on s'engoue , on s'enivre ,
Et l'on néglige , hélas ! le grand art de bien vivre.
Je frémis pour ma Nièce , en venant à songer
Que bientôt par l'Hymen elle doit s'engager.

LE MARQUIS.

En suivant vos avis , sous votre dépendance ,
Elle n'a point , Madame , à craindre d'imprudence.
La vertu , la raison , parlent par votre voix...
Mais peut-être avez-vous déjà fait votre choix ?

LA PRÉSIDENTE.

Je l'avois fait , Monsieur ; mais , au temps où nous sommes ,
Peut-on compter , hélas ! sur la tête des hommes ?
C'étoit le jeune fils d'un grave Président ;
Son maintien composé , son ton sage & prudent ,
Tout annonçoit en lui la vertu de ses peres ,
Et pour mon Henriette un sort de plus prospères ;
Mais j'apprends que , séduit par de jeunes amis ,
L'évaporé , pour Mars abandonne Thémis ?
Endosse la cuirasse & se fait Capitaine.

LE MARQUIS.

Il s'est fait Capitaine !

LA PRÉSIDENTE.

Oui , sa perte est certaine ;
Et pour ma Nièce il faut chercher un autre époux.

LE MARQUIS.

Si vous daigniez jeter les yeux sur moi.

LA PRÉSIDENTE.

Sur vous !

LE MARQUIS.

Ah ! quel don précieux pour mon ame charmée ,
Qu'une femme par vous à la vertu formée ;
Qui sachant dédaigner les maximes du temps ,

Vivroit pour son mari, vivroit pour ses enfans ;
Et qui rectifiant la fragile Nature ,
Même au sein des plaisirs seroit décente & pure !

LA PRÉSIDENTE.

Avotre âge, Monsieur, on ne peut mieux penser.
De pareils sentimens doivent intéresser :
Et je serois pour vous, je le dis sans mystère ,
Sans votre Etat.

LE MARQUIS.

Quoi donc ?

LA PRÉSIDENTE.

Vous êtes Militaire.

LE MARQUIS.

J'en fais gloire, le Roi m'accorde un Régiment.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut donc renoncer à ma Nièce.

LE MARQUIS.

Comment ?

LA PRÉSIDENTE.

Jamais d'un Colonel elle ne sera femme.
Eh! quel seroit le prix de sa pudique flamme ?
Le printems le viendroit arracher de ses bras ;
Dédaignant son amour pour braver le trépas,
L'été se passeroit en sièges, en batailles ;
Et l'hiver, à courir de Paris à Versailles :
Elle seroit épouse & veuve en même temps.

LE MARQUIS.

Tous les états, Madame, ont leurs désagrémens.
Le Juge qui se met l'esprit à la torture,
Sans pouvoir discerner le vrai, de l'imposture
Dans d'énormes dossiers, offre-t-il un époux
Dont le front soit plus gai, le commerce plus doux :
Sa tête, de procès toujours embarrassée,
Ne peut de ce Dédale arracher sa pensée ;
Et son cœur....

LA PRÉSIDENTE.

On n'est point jour & nuit au Palais.

LE MARQUIS.

Vous conviendrez du moins qu'on y dort par fois : mais
Ce n'est pas une affaire.

LA PRÉSIDENTE.

En vain vous plaisantez ;

Mes désirs sur ce point sont fixes, arrêtés.
Je prétends que ma Nièce un jour soit présidente :
Faites donc votre Droit, toute affaire cessante.

LE MARQUIS.

Mon Droit !

LA PRÉSIDENTE.

Puis faites-vous recevoir Avocat,

LE MARQUIS.

Avocat !

LA PRÉSIDENTE.

On ne peut posséder un état
 Dans la Magistrature avant ce préalable.

LE MARQUIS, *à part.*

Gardons-nous de heurter cet esprit intraitable.

LA PRÉSIDENTE.

Comment ? vous balancez !...

LE MARQUIS.

Madame, point du tout ;

Et puisqu'un Magistrat est plus de votre goût,
 Aux charmes d'Henriette il n'est rien qu'on n'immole :
 Je saurai le prouver en feuilletant Bartole.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà ce qu'on appelle un véritable Amant :
 Mais il faut d'une Charge obtenir l'agrément.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas à présent, Madame, ce qui presse ;
 Admirez-moi d'abord le prix de ma tendresse.
 Le Baron, votre Sœur....

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! nous verrions beau jeu

S'ils osoient balancer à donner leur aveu !
 Je suis peinée, puis ils ont si peu de tête !
 Le Baron est un fou qu'à gronder je m'apprête ;
 Pas méchant, peu d'esprit, Anglomane entêté,
 Panégyriste né de toute nouveauté.

LE MARQUIS.

J'en conviens.

LA PRÉSIDENTE.

Pour ma sœur, de plaisirs enivrée ;

Au délire du siècle aveuglement livrée,
 Brillier est l'objet seul de son ambition :
 C'est ainsi que l'on perd sa réputation.
 Elle est honnête ; mais Dieu lit seul dans notre ame ;
 On peut être très sage, & mériter du blâme ;
 C'est l'extérieur seul qu'en nous on peut juger,
 Mais j'avois beau prêcher, rien n'a pu la changer.

LE MARQUIS.

De vous croire si peu que je les trouve à plaindre....
 Avec de tels esprits mes yeux ont tout à craindre :
 De mon hommage pur, de mon respect pour vous :
 Peut-être tous les deux vont-ils être jaloux.
 Il faut, comme le vôtre, obtenir leur suffrage ;
 Ne vaudroit-il pas mieux pour conjurer l'orage,
 Dissimuler un peu ménager leurs travers,
 Feindre de supporter leurs caprices divers?..

LA PRÉSIDENTE, *avec sécheresse.*

Je n'y pourrais jamais plier mon caractère.
 C'est fort bien fait sans doute ; & cette humeur austère
 Convient à leur aînée assurément.... mais moi ?
 Me sied-il de prétendre à leur donner la loi ?

16
L'Oncle & les Tantes;
LE MARQUIS.
Que ne lui dois-je point ? (*Il fait signe à Pasquin de sortir.*)

SCENE IX.

MARTON, HENRIETTE, LE MARQUIS.
MARTON, à *Henriette qu'elle traîne presqu'e*

VENEZ, ne craignez rien :

Le temps presse.

HENRIETTE.

Je crains que ce ne soit pas bien :

MARTON.

Quand je suis avec vous, la crainte est ridicule.

HENRIETTE.

Je tremble ...

MARTON.

Allons, (*au Marquis.*) Monsieur ; nous avons du scrupule ;
Nous savons à quel point va pour nous votre ardeur,
Que tous vos sentimens ont pour base l'honneur,
Que nous ne vous pouvons refuser notre estime ;
Mais en vous l'avouant nous croirions faire un crime :
Devinez, sauvez-nous l'embarras d'un aveu.

LE MARQUIS.

Henriette, est-il vrai que sensible à mon feu....

HENRIETTE.

En pouvez-vous douter, me voyant si confuse ?
Mon estime pour vous est seule mon excuse ;
Mais sur le point de voir mon sort se décider,
A vous parler j'ai cru pouvoir me hasarder.
Mon Oncle vous chérit, mais sa sœur la Comtesse
Pour certain Brillancour me tourmente sans cesse :
Il est Comte, dit-elle, aimable & fait pour moi.

LE MARQUIS.

Je le connois ; il est digne de votre foi.
Tendre, quoique léger, son ardeur est extrême ;
On n'en dit point assez quand on dit qu'il vous aime ;
Il n'existe, n'agit & ne vit que pour vous.

HENRIETTE, *surprise.*

Voudriez-vous, Monsieur, qu'il devint mon époux ?

LE MARQUIS.

Que son destin alors seroit digne d'envie !

HENRIETTE.

Comment ?

LE MARQUIS.

De son bonheur j'aurois l'ame ravie.

HENRIETTE.

Ingrat !... & vous osez me vanter votre amour !

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Si vous saviez combien j'aime ce Brillancour !...³
 Moins que vous cependant, mais autant que moi-même...³³⁷
 Le voir heureux, seroit pour moi le bien suprême ;
 Mon ame....

HENRIETTE, *piquée.*

Je le vois, vous êtes bon ami !...

Adieu, je ne veux point être aimée à demi...
 Livrez-vous aux transports d'une amitié si tendre,
 Mais à me voir jamais il ne faut plus prétendre :
 Brillancour vous est cher, c'en est assez pour moi ;
 Ni lui, ni vous, jamais ne recevrez ma foi.
 Viens, Marton.

LE MARQUIS.

Ce dépit a pour moi mille charmes ;
 Mais je vais d'un seul mot dissiper vos alarmes.
 Apprenez.....

HENRIETTE.

Non, Monsieur je n'écoute plus rien.

LE MARQUIS.

Brillancour....

HENRIETTE.

Votre ami ne sera pas le mien.

LE MARQUIS.

De grace.... Brillancour est le nom d'une Terre
 Que j'ai toujours porté tant qu'a vécu mon pere.

HENRIETTE, *avec jote.*

Qu'entends-je ?

LE MARQUIS.

Sous ce nom chez votre Tante admis ;

A tous ses goûts divers aveuglement soumis,
 Littérature, Bals, Concerts, Cours de Physique,
 J'ai tout suivi, tout fait ; & d'un ton emphatique
 Louant les plats talents de ses sots protégés,
 Exaltant son mépris pour les vieux préjugés,
 Plus que tous ses flatteurs captant sa bienveillance,
 J'ai tant de mon côté fait pencher la balance,
 Qu'elle aspire à l'instant de me voir son Neveu.

HENRIETTE.

Pourquoi changer de nom pour avoir son aveu ?

LE MARQUIS.

C'est sans dessein l'ami qui m'a mené chez elle,
 M'a vu naître, & toujours de ce nom là m'appelle ;
 Et moi voulant gagner l'amitié du Baron,
 J'ai cru tirer parti du changement de nom.

HENRIETTE.

Comment donc ?

LE MARQUIS.

Avec lui, je défriche, je plante ;
 Je chante, danse, ris déclame avec la Tante ;

Chez la Comtesse enfin Brillancour est acteur;
 Et Flortville est ici profond Cultivateur.
 L'Ami de la Comtesse au Baron doit paraître
 Un vrai colifichet, un fêt, un Petit-Maître;
 Et celui du Baron doit aux yeux de la sœur
 Passer pour un pédant, un triste rêveur.
 Cependant de chacun ménageant la foiblesse;
 Prônant ce qui lui plaît, blâmant ce qui le blesse
 De tous les deux à part, ma flâme a l'agrément.

MARTON.

Cela va fort bien; mais gare le dénoûment.
 Il faut avoir encor l'aveu de l'autre Tante:
 Comment agirez-vous avec la Présidente?

LE MARQUIS.

J'emploierai le secours de l'amî Prudeval;
 Il ne s'en tirera, je vous répons, pas mal.

HENRIETTE.

Quel est ce Prudeval?

LE MARQUIS.

Un homme de mon âge;
 Amoureux comme un fou, mais d'ailleurs assez sage;
 Aujourd'hui Colonel !... & demain Avocat,
 Et de la Présidente empressé Candidat.

HENRIETTE.

Colonel !... Avocat !... si donc, quelle folie!

LE MARQUIS.

C'est l'amour qui le veut, l'amour le justifie.

HENRIETTE.

Vous voulez plaisanter?

LE MARQUIS.

Point du tout, & demain
 Pour prix de cet effort il reçoit votre main.

HENRIETTE.

Ma main?

LE MARQUIS.

Oui, c'est le vœu de votre digne Tante,
 Elle veut que sa Nièce un jour soit Présidente;
 On ne peut la fléchir, dit-elle, sur ce point;
 Pour avoir son aveu je ne balance point,
 Je me soumets à tout.

HENRIETTE.

Je comprends ce mystère.

Mais pourquoi Prudeval...

LE MARQUIS.

Encore un nom de Terre
 Que notre Présidente a jugé plus décent
 Pour être précédé du mot de président:
 Ainsi donc, sous trois noms, mais sans malice aucun
 Près de vos trois Parens je tente la fortune.
 Tour-à-tour Petit-Maître, Agronome, Avocat,

Même Acteur, à leurs goûts je soumetts mon état.

HENRIETTE.

Vous pouvez vous prêter à tant d'extravagance !

Ah ! que je vous fais gré de cette complaisance !

LE MARQUIS.

Vous en ferez le prix. Vous, de votre côté,

Adoptez leurs penchans avec docilité,

Feignez d'être par eux fortement entraînée,

Et de tous leurs travers soyez passionnée.

HENRIETTE.

La feinte est difficile....

LE MARQUIS.

Aux hommes j'en conviens ;

Le Sexe à cet égard nous surpasse en moyens.

Moi, Comme Brillancour, je vais voir la Comtesse,

Pour ce soir, avec elle, arranger notre Pièce ;

Puis Florville au Baron annoncer le succès

D'une Herse Chinoise & de nouveaux engrais.

MARTON.

Et nous, allons montrer, Madame, à l'autre Tante

Un désir empressé de remplir son attente.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

JE ne puis trop, Marquis, dans cette circonstance,

Vous peindre les transports de ma reconnoissance.

Que j'aime les Chinois ! & que leur Empereur

Est grand, quand de ses mains, auguste Laboureur,

Il guide avec effort sa pesante charue

Pour ouvrir un sillon d'une vaste étendue !

Oui, je veux, sur le plan que vous m'avez fait voir,

Construire votre herse & l'essayer ce soir.

LE MARQUIS.

J'aurai sur cet objet soin de vous satisfaire :

Je suivrai l'ouvrier & j'en fais mon affaire

Mais vous avez ici vos deux sœurs aujourd'hui.

LE BARON.

Je ne le fais que trop ; c'est pour périr d'ennui.

Avec son ton pédant, la triste Présidente

Qui ne fait rien de rien & se croit fort prudente,

A voulu me charger des torts de son cocher :

Je devois, disoit-elle, arracher mon rocher,

Elargir le chemin, combler mon précipice...

Le Plus beau point du parc... Enfin dans son caprice

Elle vous soutiendra que c'est offenser Dieu

Que de faire venir des fleurs d'un autre lieu ;
 Que l'arbre qu'au Japon a mis la Providence,
 Ne fauroit sans Péché donner de l'ombre en France ;
 C'est un entêtement, c'est un fiel une aigreur...

LE MARQUIS.

L'entêtement toujours fut le lot de Perreur :
 Tout le monde n'a pas vos lumieres sublimes ;
 Les gens à préjugés trouvent par tout des crimes.
 Mais pour l'aimable Nièce, un juste attachement
 Vous doit faire étouffer votre ressentiment.

LE BARON.

Au contraire, Monsieur, sachez que la Comtesse
 Traversant mes projets, lui destine une espee...
 Un Petit-Maître, un fat qui passe tout son temps
 A danser, à déclamer ; l'utile passe-temps !
 De Paris, de la Cour on dit qu'il est l'Idole ;
 Puisqu'il est son Héros, c'est quelque tête folle....

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes, Baron, trop sévère Censeur,
 Et je dois contre vous défendre votre sœur.
 Nous pouvons, sans cesser de paroître estimables :
 Dans le monde briller par des talens aimables.

LE BARON.

Où, vous, & non pas lui... Mais, Monsieur, songez-vous,
 Que c'est votre intérêt qui me met en courroux ?
 Ma Nièce vous plaît fort ; vous êtes mon affaire ;
 Vous suivez mes avis pour arranger sa Terre :
 Sans réserve je veux vous donner tous mes plans,
 Vous même en ferez part ensuite à vos enfans ;
 Ils en feront autant ; ainsi de race en race
 De mon heureux système on gardera la trace ;
 Et ce lieu devenant un séjour enchanté,
 Fera passer mon nom à l'immortalité

LE MARQUIS.

Mais pour que mes enfans possèdent cette Terre,
 Il faut que je m'unisse à la propriétaire,
 Il faut que vos deux sœurs en demeurent d'accord,
 Pour ne les point brusquer faites-vous donc effort.

LE BARON.

Soit mais si l'on me fait encor quelque incartade ?..

SCENE II.

LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT.

THIBAUT.

A DIEU donc le coton, le poivre, la muscade !

LE BARON,

Que dis-tu là, Thibaut ?

THIBAUT.

Que je n'en réponds pas,

Non plus que du gérosfle & de vos ananas.

LE BARON.

Explique - toi.

THIBAUT.

Pardi ! ça ne nous sert de guere.

D'avoir fait tant de feu tout l'hiver dans la serre.

LE BARON.

Quoi donc ?

THIBAUT.

Puis on dira que c'est le Jardinier ... :

Qu'il n'est qu'un paresseux , qu'il fait mal son métier :

LE BARON.

Je n'y comprends rien.

THIBAUT.

Mais ça ne sera pas juste.

Est-ce ma faute à moi si l'on me tarabuste ?

Si de la serre chaude où je les soignois bien ,

On ôte arbres & fleurs pour n'y laisser plus rien ?

LE BARON.

Comment ! Qui donc ? ... Pourquoi ?

THIBAUT.

C'est pour la Comédie

Qu'on vient de bousculer toute l'Orangerie ;

Et la serre est , dit - on , pour les Ménétriers.

LE BARON, *en colere.*

Que ne l'empêchois-tu ?

THIBAUT.

J'y rirons des premiers :

Ça vous plaît, je m'en gauffe. & vous êtes le Maître.

LE BARON.

Cela me plaît !... peux - tu te l'imaginer, traître ?

THIBAUT.

Est-ce à moi d'en douter quand votre sœur le dit ?

LE BARON.

Ma sœur !... Vous l'entendez, elle a perdu l'esprit.

Je ne souffrirai pas un tel excès d'audace ;

Viens , Thibaut ; sans tarder remettons tout en place.

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

Le bon-homme est ouré, ne nous en mêlons pas ,

Et laissons - les entre eux terminer leurs débats.

SCENE IV.

HENRIETTE , LA COMTESSE , LE MARQUIS :

LA COMTESSE.

A H ! cher Comte, c'est vous ? tenez voilà ma Nièce,

Elle jouera ce soir Lucile dans la Pièce ;

Elle a du sentiment, du goût, de la gâté ;

L'Oncle & les Tantes ;
Mais je la trouve encore un peu colet-monté ;
C'est un reste de Cloître.

LE MARQUIS.

Un excès d'innocence.

LA COMTESSE.

Mais nous la formerons.

LE MARQUIS.

J'aime assez la décence ;

Mais trop est trop , il faut éviter les abus.

LA COMTESSE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Je ne puis supporter ces vertus

Qui toujours composant leur geste & leur figure ,
Semblent vouloir sur tout étendre leur censure ,
S'effarouchant d'un mot qu'elles n'entendent pas ,
Et croient leur honneur en risque à chaque pas.
Jadis c'étoit l'usage : il est passé de mode ,
Et le train de nos jours est cent fois plus commode :
On va, l'on vient , on rit sans trop savoir pourquoi ,
Et notre bon plaisir est notre unique loi.

LA COMTESSE.

Nous devons ce bonheur à la Philosophie ;
Les préjugés tombant , l'esprit se fortifie :
Le siècle dépouillant l'antique austérité ,
Le scrupule importun fait place à la gaîté ;
Mais pourtant savez-vous que je suis furieuse !

LE MARQUIS.

Contre qui ?

LA COMTESSE.

Contre vous , Quelle conduite affreuse !

LE MARQUIS.

Qu'ai-je fait ?

LA COMTESSE.

Que me sert que vous ayez du goût ,

Si pour ce soir , monsieur , j'ai l'embarras de tout !

LE MARQUIS.

De tout Belle Comtesse ! ah ! voyez l'injustice !
L'Orchestre , le Ballet & le feu d'artifice !...
Un costume charmant dont j'ai fait le dessin !...
Dans plus de trente endroits j'ai couru ce matin :
L'une a , dit-elle , un rhume , une autre la migraine :
Celle-ci de vapeurs , cette autre est incertaine ;
Et pour concilier leurs caprices divers ,
Par - tout il m'a fallut cajoler des travers.

LA COMTESSE.

Enfin !...

LE MARQUIS.

Pour vous servir il n'est rien d'impossible :

On vient à bout de tout avec l'esprit flexible ;
J'ai tour-à-tour flatté , médit , prié , grondé ,

Et tout à votre gré s'est enfin accordé.

LA COMTESSE.

Fort bien? notre Scène est dans un lieu de délices;
Ce sont des citronniers qui forment les coulisses;
Et pour foyer j'ai pris la serre chaude.

LE MARQUIS.

Bon;

Cela fait, à coup sûr grand plaisir au Baron,

SCÈNE V.

HENRIETTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS,
MARTON *accourant*.

MARTON.

Je vous l'avois bien dit, Madame, que la serre
Donneroit de Phumeur à Monsieur votre frere.

LA COMTESSE.

Va, Marton, cette humeur bientôt s'apaisera:
Mon Proverbe est si gai qu'il en raffollera.

LE MARQUIS.

Il est, ma foi, divin.

MARTON.

Oui, pourvu qu'on le joue.

Mais, ma foi, pour ce soir votre spectacle échoue,
Le Théâtre est à bas.

LA COMTESSE.

Comment? que me dis-tu?

MARTON.

Bonnement, sans détour, je dis ce que j'ai vu:
Aloès, annanas, par son ordre sévere,
Avec le muscadier sont rentrés dans la serre;
Que cet endroit, dit-il, désormais soit fermé;
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

LA COMTESSE.

C'est un dessein formé de me faire un outrage.
Ai-je, pour m'amuser, besoin de son suffrage?
Je lui ferai bien voir...

HENRIETTE.

Ah! calmez ce courroux;

Vous savez de ses fleurs combien il est jaloux.

LA COMTESSE.

Je ne le suis pas moins de ma gloire, ma Nièce;
J'ai donné ce matin cent billets pour la Pièce;
Vingt femmes de la Cour, & tout ce que Paris
Renferme de plus gais & de meilleurs esprits
M'ont promis d'y venir; & par sa fantaisie,
Mon Frere prétendroit déranger la partie!
Personne plus que moi n'eut jamais de douceur;
Mais qu'il sache autrement ménager une Sœur,
Ou bien...

L'Oncle & les Tantes ;

LE MARQUIS.

Modérez-vous ; songez que c'est un Frère.

LA COMTESSE.

C'est d'y songer, Monsieur, qui me met en en colère ;
Et je vais lui parler... Si son pesant Marquis,
Dont les tristes talens lui paroissent exquis,
De s'offrir à mes yeux pouvoit avoir l'audace,
Je le forcerois bien de vous quitter la place.

LE MARQUIS.

Il faudroit pour cela qu'accompagnant vos pas...

LA COMTESSE.

Non ; c'est précisément ce que je ne veux pas.

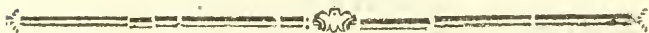
LE MARQUIS.

Je crains peu...

LA COMTESSE.

Je le crois : mais demeurez tranquille
Qu'Henriette avec vous répète sa Lucile ;
Malgré ces contre-temps, j'espère que ce soir
Les applaudissemens passeront son espoir.

(Elle sort.)



SCENE VI.

LE MARQUIS, HENRIETTE, MARTON.

MARTON.

LEUR entretien ne peut qu'augmenter le désordre ;
Rien de ce qu'ils ont là ne les fera démordre ;
Tous deux aiment leur Nièce & prisent vos talens,
Tous deux ont bon cœur, mais tous deux sont violens.

HENRIETTE.

Quoi ! ne pourroit-on pas avec un peu d'adresse,
Contenter à la fois mon Oncle & la Comtesse ?

LE MARQUIS.

N'est-il point quelque endroit dans ce vaste Château?... :

MARTON.

Sans doute, il en est un qui seroit bien plus beau,
Plus grand, qui conviendroit mieux que l'orangerie.

HENRIETTE.

Où donc ?

MARTON.

Ici tout près, la vieille gallerie,
Où de tous a vos yeux sont placés les portraits ;
C'est-là que tous les ans le Bailli tient ses Plaids.

HENRIETTE, *embrassant Marton.*

Que ne te dois-je point pour cette heureuse idée ?
Leur querelle aisément peut-être accommodée ;
Je vais leur faire part de cet arrangement,
Qui les satisfera tous deux également.

Elle va pour sortir.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *la retenant*

Hé quoi vous me quittez, adorable Henriette !
 Vous oubliez qu'il faut que Lucile répète !
 Marton doit son projet à son invention :
 Laissons-lui tout l'honneur de l'exécution ;
 Des deux elle connoît si bien le caractère !
 L'olive dans ses mains fera cesser la guerre.

HENRIETTE.

Va donc, chere Marton, je m'en rapporte à toi.

MARTON.

Votre intérêt toujours est ma première loi (*Elle sort.*)

SCENE VII.

HENRIETTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

RÉPETONS à présent votre rôle, Madame ;
 On dirait que le mien est fait d'après mon ame.

HENRIETTE.

Je ne fais pas les vers encore bien par cœur.

LE MARQUIS.

Vous l'avez écrit ?

HENRIETTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous lirez ?

HENRIETTE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS, *déclamant.*

C'est pour vous que je vis, adorable Lucile ;
 Tout, pour vous le prouver, me paroît facile ;
 Ma fortune, mon rang, mon sort, tout est à vous ;
 Et mes vœux sont comblés, si je suis votre Epoux.

HENRIETTE, *lisant.*

» Hélas ! simple, naïve & sans expérience,
 » Je ne fais si je dois m'armer de défiance ;
 » Mais vos yeux sont si doux, votre ton si touchant ;
 » Que je ne puis penser que vous soyez méchant.

LE MARQUIS, *la reprenant.*

Il faut dans ces vers un peu plus de finesse,
 De l'embaras d'abord, & puis de la tendresse ;
 » Mais vos yeux sont si doux, il faut que sur les miens
 Lucile, en rougissant, n'ose lever les siens.

HENRIETTE, *répétant.*

Mais vos yeux sont si doux...

LE MARQUIS.

Beaucoup mieux, à merveille ;

Mais il faut qu'à présent le sentiment s'éveille,
 Et qu'en balbutiant, » votre ton si touchant ; »

Du trouble des soupirs décelent le penchant ;

HENRIETTE.

Votre ton si touchant...

LE MARQUIS.

Un peu plus pénétrée ;

Le regard plus contraint, la voix mal assurée.

HENRIETTE, *plus tendrement.*

» Votre ton si touchant...

LE MARQUIS.

Mieux : puis sur votre Amant

Fixez un doux regard rempli de sentiment ;

Que dans vos yeux la joie, après un court silence,

De vos transports naissants peigne la violence ;

Que la conviction entrant dans votre cœur,

Le trouble disparoisse & l'amour soit vainqueur.

Plus de gêne à présent, d'embarras ni de crainte ;

L'Amant sûr d'être aimé, s'exprime sans contrainte.

(*En ce moment la Présidente arrive, écoute avec surprise & indignation.*)

HENRIETTE, *repétant avec expression.*

Mais vos yeux sont si doux, votre ton si touchant,

Que je ne puis penser que vous soyez méchant.

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, LE MARQUIS,

LA PRÉSIDENTE *au fond.*

LE MARQUIS, *déclamant.*

Q'AI-JE entendu ! grands Dieux ! mon bonheur est extrême.

Ah ! Lucile !

HENRIETTE.

Ah ! Damis !

LE MARQUIS.

Vous m'aimez !

HENRIETTE.

Je vous aime.

LA PRÉSIDENTE, *s'avancant.*

Un tel aveu me charme, & tout ce que je vois...

LE MARQUIS, *avec le ton de l'admiration.*

Comme un ange !... Et pourtant c'est la première fois !

LA PRÉSIDENTE.

On ne le dirait point.

LE MARQUIS.

On ne peut, je vous jure.

Recevoir plus des dons des mains de la Nature,

Autant d'intelligence avec tant de beauté,

De grace de, candeur... Ah ! j'en suis enchanté.

LA PRÉSIDENTE.

Faites trêve, Monsieur, à la plaisanterie.

LE MARQUIS.

Je ne plaifante point.

LA PRÉSIDENTE.

Finiffons , je vous prie.

Et vous , Mademoifelle , allez & rougiffez.

HENRIETTE.

Moi , rougir !

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi ?

LA PRÉSIDENTE.

Vous le favez affez.

LE MARQUIS.

Non , d'honneur.

LA PRÉSIDENTE.

Méprifer les loix de la décence !

Vous faire un jeu cruel d'abuser l'innocence !

Et quand je vous furprends , fans paroître contrit ,

Au lieu de bonnes mœurs , étaler de l'efprit !

N'est-ce donc pas , Monsieur , un trait abominable ?

LE MARQUIS.

C'est-là tout le motif ! ..

LA PRÉSIDENTE.

Quoi de plus condamnable !

Que diroient vos aïeux , s'ils favoient que leurs fils

Se rend indigne ainfi de s'afféoir fur les lys ?

LE MARQUIS *fe remettant.*

Madame , vous verriez , fi vous daigniez m'entendre ,

Qu'à ce fuprême honneur je puis toujours prétendre ,

Et que vous jugiez mal d'Henriette & de moi.

LA PRÉSIDENTE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Me permettant d'afpirer à fa loi ,

Ne convintes-vous pas qu'il étoit néceffaire

Que je pufle gagner votre fœur , votre frère ,

Pour qu'ils ne fuiffent pas contraires à mon feu ;

Mais leurs g ûts font fi fous... ils raifonnent fi peu...

Qu'il faut à chaque inflant forcer mon caractère.

L'une a le Bal en tête , & l'autre fon partere ,

Enfin pour le Baron je fuis Agriculteur ,

Et la Comteffe entend que je devienne Afteur :

Elle veut pour ce foir une Fête fuperbe ,

Et vous nous avez vu répéter un Proverbe.

LA PRÉSIDENTE.

Un Proverbe ! Monsieur... Vous étiez à fes pieds.

LE MARQUIS.

Le Rôle l'exigeoit ,

LA PRÉSIDENTE.

Le Rôle !

HENRIETTE, lui remettant son Rôle.

Oui, voyez ;

Chere Tante, & jugez si nous sommes coupables.

LA PRÉSIDENTE, après avoir lu.

C'est vrai.

HENRIETTE.

De vous tromper, vous croyez-vous capables ?

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! c'est un Dialogue en Scène.

HENRIETTE.

Justement,

LA PRÉSIDENTE.

Et cela se récite... ?

LE MARQUIS.

Au Théâtre.

LA PRÉSIDENTE.

Comment ?

Henriette, Monsieur, joueroit la Comédie ?

Ma Nièce !... .

LE MARQUIS.

Pourquoi non, Madame je vous prie ?

C'est un amusement très en vogue par tout.

Il nourrit notre esprit, il forme notre goût ;

Par des sages conseils, par la vive saillie,

Il porte à la vertu, corrige la folie ;

Sous des noms empruntés, il fait voir aux méchans

Les fruits lents, mais amers, des coupables penchans ;

Et contre les défauts qu'on souffre sans scrupule,

Déploie avec succès l'arme du ridicule,

Et s'il ne les corrige, il nous force du moins

À n'être à les cacher notre adresse & nos soins.

LA PRÉSIDENTE.

Ainsi, vous l'avouez, son plus rare mérite.

Est de forcer le vice à se rendre hypocrite.

LE MARQUIS.

Dans ce Siècle pervers, n'est-ce avoir rien produit

Que de voir par ses foirs le scandale détruit ?

LA PRÉSIDENTE.

D'accord ; mais nos Aïeux, gens prudens, estimables,

Proscrivoient ces plaisirs & les trouvoient blâmables,

LE MARQUIS.

Ils avoient bien raison, l'art encore au berceau.

Traçoit tous ses portraits d'un cynique pinceau.

Des Valets scélérats, dans ces lourdes, ébauches,

Trompoient, pilloient leurs Maîtres, & servoient leurs
débauches ;

On peignoit sans égards, non la séduction,

Mais les vices grossiers, la prostitution.

Alors rien de sacré, l'excès de la licence

Ne respectoit les loix, les mœurs ni la décence ;

Mais, Madame, aujourd'hui le Spectacle épuré,
 Au maintien des vertus semble être consacré :
 Le bon goût rejetant l'indécence & l'audace,
 L'honnête désormais pourra seul trouver grace ;
 Ainsi, malgré l'Envie & ses vaines clameurs,
 Le Théâtre à présent est l'École des mœurs.

L A P R É S I D E N T E.

Je pourrois en toute autre excuser ce langage ;
 Mais vous, Monsieur, mais vous, que je croyois si sage.

L E M A R Q U I S.

Avant de me juger aussi sévèrement,
 Madame, descendez dans le cœur d'un Amant :
 Peut-il, quand il s'agit d'obtenir sa Maîtresse,
 Suivre d'autre conseil que ceux de sa tendresse ?
 Songez de votre sœur si je combat les goûts,
 Que je dois renoncer à me voir son Epoux.
 Je force mon penchant pour avoir son suffrage,
 Et cette ruse, hélas ! vous cause de l'ombrage ?
 A tout votre courroux je me vois exposer,
 Quand l'amour de la paix seul me fait l'excuser.
 Cette feinte innocente eut pu combler ma flamme ;
 Devrois-je pour si peu mériter votre blâme ?
 Je suis bien malheureux !

L A P R É S I D E N T E.

Monsieur de Prudeval.

Si c'est pour la tromper, j'y trouve moins de mal.

L E M A R Q U I S.

Je n'ai point d'autre but ; que j'obtienne Henriette,
 Alors de mon bonheur mon ame satisfaite,
 Docile à vos conseils, les prendra pour des loix.

L A P R É S I D E N T E.

Sur mon estime enfin vous reprenez vos droits,
 Ma Nièce, sans pourtant tirer à conséquence,
 Ce soir pour la Comtesse, ayez la complaisance
 De jouer ce Proverbe, & sur-tout ayez soin
 De ne vous animer qu'autant que de besoin.
 L'œil baissé, le corps droit & le maintien modeste,
 Un timide embarras & presque point de geste,
 Enfin comme on vous fait déclamer au Couvent ;
 Voilà ce qui convient, & rien n'est plus décent.

H E N R I E T T E.

A vos ordres toujours vous me verrez soumise ;
 Mais la ruse m'alarme.

L A P R É S I D E N T E.

Elle devient permise,

Quand d'injustes parens, par leur bizarre humeur
 Traversant tous nos vœux, troublent notre bonheur.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MARTON.

PAR mes soins ; la querelle est enfin terminée ;
Après de longs débats la paix est ramenée ;
Mais ce n'est pas sans peine ; ah ; bon Dieu que
d'aigreur !

Celle de la comtesse alloit à la fureur !

LA PRÉSIDENTE.

Tous les deux sont de même emportés & frivoles,
Leurs caprices divers sont toujours leurs idoles ;
Avec dérèglement suivant leur passion,
Ils n'ont jamais connu la modération.

LE MARQUIS.

Peu de gens comme vous ont le double avantage
D'avoir avec l'esprit la raison en partage.

LA PRÉSIDENTE.

Vous voulez me flatter.

LE MARQUIS.

Non, vous réunissez

Tout ce qu'on admire dans les siècles passés.

(A Marton.)

Enfin donc ?

MARTON.

On remet tout dans l'orangerie ;

Et l'on fait le Théâtre....

LA PRÉSIDENTE.

Où ?

MARTON.

Dans la galerie.

LA PRÉSIDENTE.

Dans la galerie !

MARTON.

Oui.

LA PRÉSIDENTE

L'abomination

C'est porter à l'excès la profanation.

LE MARQUIS.

Comment donc ?

LA PRÉSIDENTE.

Quelle horreur ! on y voit les images

De trois Magistrats dignes de nos hommages ;

Conseillers, Présidens, oracles du Palais,

Et c'est dessous leurs yeux, c'est devant leurs portraits,

Qu'oubliant le respect que l'on doit à leurs mânes,

On prétend s'exercer à des plaisirs profanes....

MARTON.

En ôtant les portraits....

LA PRÉSIDENTE.

Je ne souffrirai pas....

LE MARQUIS.

Ah! Madame, songez....

LA PRÉSIDENTE.

Non, je cours de ce pas;

Des Auteurs de ma race embrasant la défense,

Empêcher que plus loin on ne porte l'offense.

Venez, suivez mes pas, secondez mon courroux,

Et méritez ainsi de vous voir son Epoux.

fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTON, PASQUIN *occupé avec des ouvriers dans un bosquet au fond du Théâtre.*

S. MARTON.

T. PASQUIN?

PASQUIN.

Est-ce encore un contre-ordre nouveau?

Par ma foi, je suis las d'arpenter le Château.

Éconduit de la ferre & de Porangerie,

Encor plus mal reçu là dans la galerie,

Je place le Théâtre enfin dans ce bosquet;

S'il en faut déguerpir, je le déclare net,

J'enverrai tout au diable, Oncle, Tantes & Nièces;

L'Orchestre, les Ballets, les Acteurs & la Pièce.

MARTON.

Et si donc, comme moi, pendant le jour entier;

Tu te creusois l'esprit pour les repartir!

PASQUIN.

Réussi-tu?

MARTON.

Par fois je les réconcilie;

Ou tout au moins l'aigreur par mes soins se pallie;

Et c'est beaucoup gagner avec de tels esprits.

Mais notre bon Notaire arrive de Paris.

PASQUIN.

Je le fais.

MARTON.

J'accourrois en prévenir ton Maître.

PASQUIN.

Il s'en est emparé dès qu'il l'a vu paroître.

Mais comment va la guerre entre nos grands parens?

MARTON.

Henriette gémit de tous leurs différens:

De chacun tour à tour encense la manie ;
 Donne à leur vains travers le beau nom de génie ;
 Lâche sur les absens quelques traits médisans
 Qui semblent confirmer l'éloge des présens.

P A S Q U I N.

Et mon Maître ?

M A R T O N.

Il a su voir avec grande adresse ;
 Séparement , Baron , Présidente & comtesse ;
 Et dans tous leurs débats , politique prudent ,
 N'a voulu prendre part que comme confident.

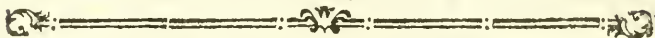
P A S Q U I N.

Conduira-t-il ainsi jusqu'au bout l'entreprise ?
 Je tremble ; nous touchons au moment de la crise ;
 Tous trois dans ce moment lui prêtent leur appuis ;
 Et peut-être tous trois vont être contre lui ,
 Dès qu'ils sauront qu'il a par un destin prospère ,
 Réuni les aveux & des sœurs du frere.
 Mais je le vois.

M A R T O N.

Il est avec Bonnefoi.

Bon ? je vais d'Henriette un peu calmer l'effroi.



S C E N E I I.

LE MARQUIS, BONNEFOI.

*Pasquin avant de sortir pour rejoindre les ouvriers ;
 s'arrête à examiner son Maître & le Notaire.*

O U I , Monsieur , de tout point l'affaire est convenable ,

Un beau nom , de grands biens , des talens.... raisonnable ,

Bienfait de la jeunesse !.... oul , vous avez pour vous ,

Ce qui d'un tendre Amant fait un parfait Epoux.

Vos succès cependant n'en sont pas plus faciles ;

Il vous faut ménager trois esprits indociles.

LE MARQUIS.

Je le fais.

B O N N E F O I.

Le Baron veut un Agriculteur.

LE MARQUIS.

Je le suis.

B O N N E F O I.

La Comtesse , un Chanteur , un Acteur.

LE MARQUIS.

Je chante & je déclame ;

B O N N E F O I.

Et notre Présidente.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je fais mon Droit pour elle, elle en paroît contente.

BONNEFOI.

Bon, & pour Henriette ?

LE MARQUIS.

Ah ! nos cœurs sans effort ;

D'uz réciproque amour éprouvent le transport.

BONNEFOI.

Fort bien ; jusqu'à présent tout va le mieux du monde.

LE MARQUIS.

Pourvu que votre zèle aujourd'hui nous seconde,
 Qu'ils puissent ignorer qu'ils me protègent tous,
 Nous pouvons espérer de devenir Eoux.

BONNEFOI.

Je leur vais, sans tarder proposer cette affaire.

LE MARQUIS.

Songez bien aux trois noms que j'ai pris pour leur plaisir ;

Je l'ai fait sans dessein... mais ils pourroient penser...

BONNEFOI.

Epousez ; nous saurons après vous excuser.

Ils viennent, évitez encore leurs présence.

SCÈNE III.

BONNEFOI, LE BARON, LA PRÉSIDENTE.

LE BARON.

NON, sur ceci, ma Sœur, j'agis sans complaisance ;
 Henriette m'est chère, il lui faut un parti
 Qui, pour l'âge, le nom, le bien, soit assorti.

LA PRÉSIDENTE.

Et qui peut mieux que moi faire un tel choix, mon Frère ?

Ne suis-je pas l'aînée ?

LE BARON.

Et qui dit le contraire ?

Les ans ne donnent pas plus de discernement,
 Et des femmes toujours doublent l'entêtement.

BONNEFOI.

Monsieur...

LA PRÉSIDENTE

L'entêtement ! j'aime fort ce reproche ;

Où pourra-t-on trouver rien qui du votre approche ?
 Quand l'esprit engoué de chaque nouveauté,
 Tout Charlatan par vous se trouve accrédité,

BONNEFOI.

Madame...

LE BARON.

Pensez-vous, avec vos plats scrupuleux,
 Vos antiques erreurs & vos vieux ridicules,

Pouvoir apprécier le mérite & le feu
De celui qui doit être aujourd'hui mon Neveu ?

LA PRÉSIDENTE.

Pensez-vous m'imposer avec ce ton caustique,
Et me faire adopter votre goût fanatique ?

BONNEFOI.

Eh ! Madame... Monsieur... écoutez-moi tous deux ;
Vous avez l'esprit juste & le cœur généreux ;
Et malgré cette humeur qui souvent vous anime.
Vous sentez l'un pour l'autre une profonde estime.
L'abus d'un bon motif entretient votre aigreur,
Et de votre Henriette empêche le bonheur.

LE BARON.

L'empêcher ! moi ?

BONNEFOI.

Oui, vous.

LA PRÉSIDENTE.

Moi ?

BONNEFOI.

Vous.

LA PRÉSIDENTE.

Quelle injustice !

BONNEFOI.

Et Comment se peut-il enfin qu'on l'établisse,
Si voulant tous les trois lui donner un Epoux,
Vos esprits de ce choix se montrer si jaloux,
Que celui qu'un proposé, aux autres doit déplaire ?

LE BARON.

Pour terminer, mes Sœurs n'ont qu'à me laisser faire.

LA PRÉSIDENTE.

Plus qu'à nous, s'il vous plaît, qui vous donne des
droits ?

LE BARON.

Mon sexe, la raison qui parle par ma voix.

BONNEFOI.

Ecoutez-moi, de grace, une égale tendresse
Vous anime tous deux pour votre aimable Nièce ;
Assurez son bonheur est tout votre projet.

LE BARON.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Sans doute.

BONNEFOI.

Comment remplir un tel objet ;
Si votre opinion vous sert seule de guide ?
Sur son sort il est juste au moins qu'elle décide.
Trois horretes partis s'annoncent aujourd'hui ;
A chacun une Tante, un Oncle sert d'appui ?
Entre ces trois Rivaux, d'état très-convenable,
On ne peut faire un choix qui ne soit raisonnable ;

Qu'Henriette entre eux trois nomme enfin son Vainqueur.
(*A la présid.*) Elle aime Prudeval. (*Bas au Baron*)
Le Marquis. a son cœur.

LA PRÉSIDENTE.

Pour l'amour de la paix, j'y consens.

LE BARON.

Moi de même.

Il est juste en effet qu'elle ait celui qu'elle aime.

BONNEFOI.

Je verrai votre Sœur, fiez-vous à mes soins,
Pourvu que je lui parle un moment sans témoins.

LA PRÉSIDENTE.

Vous aurez un succès presque inimaginable,
Si vous pouvez, Monsieur, la rendre raisonnable.

LE BARON.

Laissons-le, & venez voir ma ruine là-bas.

LA PRÉSIDENTE.

Votre ruine!... ô Ciel!

LE BARON.

Ne vous effrayez pas.

Son aspect fait pâlir le front le moins timide,
C'est le comble de l'art, mais rien n'est plus solide!
On l'acheve.

LA PRÉSIDENTE.

Bon Dieu!... je vous l'avois prédit,
Ce sont vos Novateurs qui...

LE BARON.

Perdez-vous l'esprit?

Au détour du bosquet c'est un Temple d'Astrée.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'on reveroit jadis, à présent ignorée.

LE BARON.

Trois colonnes encor soutiennent les fragmens
De l'ancienne coupole; en bas des ornemens,
Avec art dispersés, presque cachés sous l'herbe,
Offrent aux amateurs un Monument superbe
De Talens de la Grèce au temps des Phidias.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! fort bien.

LE BARON.

Là c'est Pan dont on regrette un bras,
Qui pour fléchir le cœur de Sirinx la rebelle,
F'atigue les échos du portrait de la belle.
Ici c'est...

LA PRÉSIDENTE.

Ah! mon frere, allons voir ce morceau;
Antique comme il est, il doit être bien beau.

LE BARON.

Ah! je vous en répons, rien de plus magnifique;
Nos Sculpteurs d'aprèsent excellent dans l'Antique.

L'Oncle & les Tantes ;
 (*A Bonnefoi*) Venez-vous avec nous ! vous en ferez
 content.

B O N N E F O I .

Après de la Comtesse un soin plus important ...

S C E N E I V .

O N ditroit qu'ils ont fait défi d'extravagance ;
 Tous trois jusqu'à l'excès ont porté la démence.
 D'Henriette tâchons de décider le fort ,
 Sur la Comtesse il faut faire un dernier effort.
 Bon , la voici.

S C E N E V .

MARTON, BONNEFOI, LACOMTESSE,
 HENRIETTE.

L A C O M T E S S E .
 L A I S S E Z gronder la présidente

Gardez-vous de plier sous son humeur pédante ;
 Dans le monde, mon cœur, tout dépend du début.
 Telle du tourbillon eût reçu le tribut ,
 Si d'un rapide effort franchissant la barrière ,
 Elle eût su s'élançer d'un saut dans la carrière.
 Si vous n'osez , ma Nièce , étaler vos talens ,
 Il vous faut renoncer à tous succès brillans ;
 Vous ne serez jamais qu'une femme ordinaire ,
 Condamnée à languir dans une étroite sphère ,

H E N R I E T T E .

Oui , mais si Brillancour...

L A C O M T E S S E .

Il paroît enchanté :

Il loue en vous la voix , la sensibilité ,
 Et le g.ste & l'esprit ; il s'y connoît , ma Nièce ;
 Il ne manque , dit-il , qu'un peu de hardiesse.

H E N R I E T T E .

J'en prendrois aisément , si le choix d'un Epoux ,
 Ma Tante , dépendoit uniquement de vous.

Mais...

L A C O M T E S S E .

Je fais mieux choisir que ma Sœur & mon Frere.

H E N R I E T T E .

Il nous faut leur aveu.

L A C O M T E S S E .

Va , va , laissez moi faire.

Songez à briller tantôt , c'est le point important.
 (*A Bonnefoi* .) Ah ! vous voilà , Monsieur ! tant mieux ,
 car dans l'instant

Par mes soins en ces lieux un Spectacle s'apprête,
 Vous prendrez votre part des plaisirs de la Fête.

B O N N E F O I.

Celui qui pour mon cœur seroit le plus touchant,
 C'est de voir Henriette, au gré de son penchant,
 D'un Epoux vertueux couronner la tendresse.

L A C O M T E S S E , *souriant.*

Vertueux, c'est bien dit; pour moi je m'intéresse
 Au Comte Brillancour; ma Nièce lui plaît fort,
 Et sans peine avec lui verroit unir son sort,

B O N N E F O I.

Je connois ses grands biens, son heureux caractère...

L A C O M T E S S E.

Oui, mais vous connoissez & ma Sœur & mon Frere.
 Végétans sans esprit, sans lumieres, sans goût,
 Leur sot entêtement me contrarie en tout.
 On ne les vois jamais d'accord en nulle chose,
 Sinon pour mettre obstacle à ce que je propose.

B O N N E F O I.

Je crois avoir trouvé, Madame, le moyen
 De vous contenter tous, & que tout aille bien.

H E N R I E T T E.

Et comment ?

L A C O M T E S S E.

Vous auriez presque fait l'impossible.

B O N N E F O I.

Vous savez comme ils sont d'une humeur irascible :
 Je les ai vu tous deux ici se disputant ;
 J'ai voulu les calmer, enfin j'ai prêché tant
 Qu'ils sont tombés d'accord que leur aimable Nièce,
 Entre les trois Epoux offerts à sa tendresse,
 Soit libre de son choix, & que son propre cœur
 Prononce sur le nœud qui fera son bonheur.

L A C O M T E S S E.

Ah! Monsieur, vous avez d'honneur, fait un miracle.

B O N N E F O I.

Vous, de votre côté ne mettez point d'obstacle
 A cet arrangement.

L A C O M T E S S E.

Aucun; car Brillancour

Obtint par ce moyen le prix de son amour.

B O N N E F O I.

Sans tarder, je vais donc avec Mademoiselle
 Terminer ce contrat qui ne dépend que d'elle.

L A C O M T E S S E.

Allez, ma Nièce, allez.

Henriette sort avec Bonnefoi & Marton.

SCENE VI.

LA COMTESSE, *seule.*

Qu'ils seront consternés
Tous deux, quand ils sauront que ces nœuds fortunés
M'attachant à jamais cet Acteur sûr de plaire !

SCENE VII.

LA COMTESSE *sur le devant*, LEBARON ;

LA PRÉSIDENTE.

LEBARON, *à part.*

VOYONS comment mes Sœurs vont prendre cette
affaire,

Car ma Nièce, à coup sûr, préfère le Marquis ;
Leur chagrin, pour mon cœur est un plaisir exquis.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Qu'ils serent confondus quand, contre leur attente,
Ils verront que ma Nièce est enfin Présidente !

LEBARON, *à la Comtesse.*

Vous avez vu, ma sœur, notre ami Bonnefoi ;
Nous nous sommes tous deux déjà fait une loi
De laisser de son choix Henriette maîtresse.

LA PRÉSIDENTE.

Rien n'est plus malheureux qu'un Hymen sans tendresses

LA COMTESSE.

Vos exemples toujours doivent être suivis ;
Sans peine je me suis rangée à votre avis.

LEBARON.

Fort bien ; vous consentez....

LA COMTESSE.

Assûrement, mon Frere,

Et ma Nièce à présent est avec le Notaire.

LA PRÉSIDENTE.

Bon.... Pour que cet Hymen qui nous rassemble tous
Ne puisse point semer la discorde entre nous,
Promettons de donner tous trois notre suffrage
A celui dont son cœur couronnera l'hommage.

LEBARON.

J'y consens.

LA COMTESSE.

Volontiers.

LA PRÉSIDENTE.

Et moi de tout mon cœur.

LEBARON.

Et nous embrasserons tous les trois son vainqueur ?

LA COMTESSE.

Pourquoi non !

LE BARON, *souriant* :

Pourrez-vous, mes Sœurs, vous y résoudre ?

LA PRÉSIDENTE.

Sans doute.

LE BARON.

Ce sera pour vous un coup de foudre.

LA COMTESSE.

Comme moi, soyez prêt à tout événement,

Je promets de n'avoir aucun ressentiment.

LA PRÉSIDENTE.

Moi de même.



SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à la Comtesse*.

UN Exprès apporte cette Lettre,
Qu'entre vos mains, Madame, il m'a dit de remettre.

LA COMTESSE.

Lisons. (*Elle lit.*)LE BARON, *à la Présidente*.

Sans doute c'est quelque important objet,
Ou parade, concert; ou bien quelque ballet ?

LA PRÉSIDENTE.

Je le croyois d'abord; mais non, voyez, mon frere;
Comme dans ses regards éclate la colere!

LA COMTESSE.

Compromettre à ce point ma réputation;

LE BARON.

Comment donc ?

LA COMTESSE.

Vous voyez ma désolation,

Mon désespoir.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi donc ?

LE BARON.

Il faut prendre courage.

LA COMTESSE.

On n'effuya jamais un si sensible outrage.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'est-il donc arrivé? voyons.

LA COMTESSE.

L'Abbé Muguet...

LE BARON.

Quoi ce fat qui d'Abbé n'a rien que le colet ?

LA COMTESSE.

Eh ! que me font ses mœurs ! Il chante comme un Ange ;

L'Oncle & les Tantes ;

Dans des couplets piquants, en jouant il arrange
Sur l'air le plus nouveau l'aventure du jour ;
Il fait ce qui se passe à la Ville, à la Cour...

LE BARON.

Eh ! bien qu'a-t-il donc fait ?

LA COMTESSE.

M'ayant donné parole

Pour ce soir, à présent il me renvoie le rôle.

LA PRÉSIDENTE

Ah ! ce n'est que cela ?

LA COMTESSE.

Comment le remplacer ?

LE BARON.

Je croyais...

LA COMTESSE.

Dans une heure il nous fait commencer.

LA PRÉSIDENTE.

Un pareil homme ici n'est pas fort nécessaire.

LA COMTESSE.

Et qui, donc, s'il vous plaît, me jouera le Notaire ?

LA PRÉSIDENTE.

Songez que Bonnefoi, ma sœur, en cet instant
S'occupe pour nous trois d'un soin plus important ;
Songez...

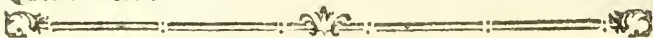
LA COMTESSE.

Le plus pressé c'est notre Comédie :

Voyons à l'arranger au plutôt, je vous prie.

LA PRÉSIDENTE.

Quel travers !



SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE BARON, LA PRÉSIDENTE,

BONNEFOI.

LA COMTESSE, *apercevant Bonnefoi.*

QUEL bonheur !... moi qui n'y songeois pas !...
Mon sieur Bonnefoi va me tirer d'embarras ;
Il est tout costumé.

LE BARON, *à Bonnefoi.*

Quel choix a fait ma Nièce ?

LA PRÉSIDENTE.

Sans doute nous devons applaudir sa sagesse.

LA COMTESSE.

Je fais quel est ce choix, Brillancour....

LA PRÉSIDENTE.

Le Baron...

LE BARON.

Le Marquis...

BONNEFOI.

BONNEFOI.

Permettez que je taise son nom
 Jusqu'à ce que des trois j'aye la signature.
 L'Acte est sage; je vais vous en faire lecture :
 Pardevant ...

LA COMTESSE.

Que de tems il perd en vains discours!

LE BARON.

Eh ! ma sœur !

LA COMTESSE.

On se peut marier tous les jours.
 Occupons-nous d'abord , s'il vous plaît , du solide ;
 Sans différer , il faut que Monsieur se décide.

LA PRÉSIDENTE.

Comment ?

BONNEFOI.

Il me paroît que tout est décidé ,
 J'ai stipulé les dots , & je me fais fondé
 Sur l'usage des lieux pour fixer le douaire ,
 Reprises , préciput tout comme d'ordinaire.

LA COMTESSE.

En vérité , voilà bien de quoi s'occuper !...
 Votre rôle... Il est court..... Même on peut en couper :

BONNEFOI.

Le rôle !...

LA COMTESSE.

Mais il faut que vous payez d'avance :

LE BARON.

Ma sœur , y songez-vous ?

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! quelle extravagance !

LE BARON.

Laissons-là , s'il vous plaît , vos rôles un moment :

LA COMTESSE.

Non pas , vous me feriez manquer mon dévouement :

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! ma sœur , se peut-il qu'un objet si frivole
 Vous occupe aujourd'hui ?

LE BARON.

Je pense quelle est folle !

LA COMTESSE.

Comment ? jusqu'à ce point on ose m'insulter ?...

Mais je ne signe rien , & vous pouvez compter
 Que si Monsieur ne prend le rôle dans la Pièce ;
 Vous songez vainement à l'Hymen de ma nièce ;
 Oui , je m'oppose à tout , puisqu'on a le projet
 De me cotratier sans cesse & sans sujet

LE BARON.

Quoi ! ma sœur ?

L'Oncle & les Tantes ;

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur.

BONNEFOI.

Quelle bizarerie ;

LA PRÉSIDENTE.

Comment ? vous prétendez....

LA COMTESSE.

Que dans la Comédie ...

LE BARON.

Quoi !...

BONNEFOI.

Dans la Comédie !...

LA COMTESSE.

Oui, que pour m'obliger ;

Ce soir d'un rôle court vous vouliez vous charger.

BONNEFOI.

Moi ?

LA COMTESSE.

Vous.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, quel travers !

BONNEFOI, à la Comtesse.

Si je le fais, Madame ;

Au moins signerez-vous ?

LA COMTESSE.

Oui, de toute mon ame.

BONNEFOI.

Si d'Henriette ainsi j'affure le bonheur,

Je me sou mets à tout & je deviens Acteur.

LA PRÉSIDENTE.

Comment ? vous ... vous pourriez céder à ce caprice ?

BONNEFOI, à la présidente pendant que la

Comtesse signe.

Il n'est rien, pour la paix, non rien que je ne fise.

LE BARON.

Par ma foi, c'est porter la complaisance loin.

BONNEFOI.

Soit ; mais signez.

LE BARON, *signant.*

J'en prends bien volontiers le soin,

BONNEFOI, à la Présidente.

Vous Madame, à présent.

LA PRÉSIDENTE, *hésitant.*

J'aurois dû, comme aînée..,

BONNEFOI, *bas à la présidente.*

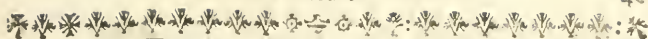
Il falloit commencer par la plus obstinée.

LA PRÉSIDENTE, *signant.*

Allons donc ; mais nommez le Futur, il est tems,

BONNEFOI, *sortant.*

Il paroîtra bientôt ; vous serez tous contents.



SCÈNE DERNIÈRE.

LA COMTESSE, LE BARON, LA PRÉSIDENTE;
BONNEFOI, HENRIETTE, LE MARQUIS.

LE BARON, *voyant le Marquis qui entre avec
Henriette.*

H É - bein avois - je tort ?

TOUS.

Il vient avec ma Nièce.

LA PRÉSIDENTE.

Viens, Baronne.

LE BARON.

Bon soir, Marquise.

LA COMTESSE.

Viens, comtesse.

TOUS LES TROIS.

Je triomphe.

LE BARON.

Comment ?

LA PRÉSIDENTE.

C'est lui.

LA COMTESSE.

Qui lui ?

TOUS LES TROIS.

Le mien ;

LA COMTESSE.

Comte,

LA PRÉSIDENTE.

Baron,

LE BARON.

Marquis ; mais je n'y comprends rien.

LE MARQUIS.

Je fais le vôtre à tous.

LA PRÉSIDENTE.

Expliquez ce mystère.

LE MARQUIS.

A vos goûts différens pliant mon caractère,
Vous avez tous les trois protégé mon ardeur ;
Je vous dois à tous trois sa main & mon bonheur ;
Et mon cœur tout entier à la reconnaissance,
Vous jure à tous les trois respect, obéissance.

LE BARON.

Quoi ? ces titres divers...

LE MARQUIS.

Il s'ont tous bien à moi :

Vous pouvez demander à Monsieur Bonnefoi.

LA COMTESSE.

A mes bals, mes concerts, soyez toujours fidèle...

LE MARQUIS.

Le don que je reçois vous répond de mon zèle!

LA PRÉSIDENTE.

Et votre Droit, Monsieur!

LE MARQUIS.

Mon Droit... je le ferai!

Madame, au Régiment je m'en occuperai.

LA PRÉSIDENTE.

Il me trompoit! Et vous qui m'étiez si soumise,

Vous secondiez sa ruse!...

HENRIETTE.

Elle devient permise;

Ma Tante, quand il faut assurer son bonheur.

LE BARON.

Elle est franche du moins.

LA COMTESSE.

Pour moi, de tout mon cœur

Je pardonne à tous deux cet adroit artifice.

LE BARON, *les embrassant.*

J'embrasse le coupable & sa jeune complice.

BONNEFOI, *à la présidente.*

Madame... & vous?

LA PRÉSIDENTE.

Quel siècle! autrefois mes avis

Avec plus de respect auroient été suivis.

BONNEFOI.

L'amour seul fit sa faute.

HENRIETTE.

Excusez.

LA PRÉSIDENTE, *embrassant Henriette.*

Imprudente!...

Il faut donc renoncer à te voir Présidente....

LE MARQUIS.

Quel bonheur! Vous devant un don si précieux,
Pour vous plaire toujours je ferai de mon mieux.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PJ
1993
L625
C54
1786

La Salle d'Offemont, Adrien
Nicolas Piederfer, marquis de
L'oncle et les tantes

